

L'indiscret

ROMAN



Pascale Hÿne

Pascale HYNE

L'indiscret

© Pascale HYNE, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-2753-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 - À livre ouvert

« Car là où on s'aime, il ne fait jamais nuit ».
C'est ainsi que se termine le livre de Guillaume Musso.

Lorsque Jeanne parvient aux premiers mots de la phrase ultime, elle essaie de contrôler la course de ses yeux, pour retarder le moment fatidique de la fin de cette histoire qui l'aura emmenée, une fois de plus, dans un autre univers. Elle aimerait tellement rester encore un peu, enfiler son pyjama le soir, en savourant, à l'avance, les moments de lecture qui la conduiront au sommeil, par un chemin parsemé d'imaginaire et de fantaisie. Elle ne conçoit pas de confier son être à la nuit, sans emprunter auparavant un sentier de mots en direction d'un monde irréel. Comme pour un enfant qui réclame son histoire avant de dormir, la lecture est un rituel préalable au sommeil, indispensable et savoureux. Elle s'immisce également, dans tous les intermèdes que la journée lui propose et qui constituent, aux yeux de bien des gens, une perte de temps. Pour Jeanne, le retard accumulé par le dentiste, à l'heure théorique du rendez-vous, est une véritable aubaine. Il lui arrive même d'être déçue de la ponctualité, heureusement exceptionnelle, du praticien.

Le livre, blotti dans son grand sac à main, l'accompagne partout et ne demande qu'un moment de répit, dans son emploi du temps, pour sortir du capharnaüm savamment organisé, propre aux sacs de dames. La moindre pause, qu'elle soit dans la rue, dans une salle d'attente, chez le coiffeur ou à un arrêt de bus, est l'occasion d'ouvrir le livre élu et d'en parcourir encore les quelques lignes qui, comme par magie, transformeront une attente déplaisante et infructueuse, en un interlude agréable.

Evidemment, cette attitude ne favorise guère la sociabilité. Sortir un livre comporte, en effet, le danger d'être immédiatement perçue comme une intellectuelle mal embouchée. Jeanne est prête à prendre le risque de ternir son image, car elle doute qu'une attitude plus sociable puisse avoir le pouvoir d'égayer l'ambiance d'une salle d'attente, au point de lui ôter l'envie de lire. D'ailleurs, elle s'est toujours demandé pourquoi cette pièce incontournable revêt systématiquement l'atmosphère de l'antichambre du condamné, alors que, dans

bien des cas, la peine infligée ne sera qu'un examen de routine. Le passage chez le dentiste n'a certes rien d'une partie de plaisir, mais pourquoi les patients affichent-ils, dès le franchissement de la porte, le visage terrorisé du patient à l'approche de la roulette ? C'est comme s'ils se mettaient en apnée, dès le franchissement de la salle d'attente, jusqu'à ce que le dentiste ramène sa fraise. Parfois, lui vient une irrésistible envie de conseiller à ses congénères de respirer à fond, tellement les visages semblent congestionnés par une angoisse souvent injustifiée. Mais la solennité du lieu et la timidité de Jeanne la contraignent à un silence studieux qui a au moins la vertu de la distraire.

Le gabarit de prédilection de ses compagnons de route est le format de poche qui leur permet de trouver place aisément, dans tous les sacs et dont le prix modéré leur donne droit à une vie nomade à laquelle un beau livre relié ne pourrait prétendre. Qu'importe si la couverture laisse apparaître quelques rides révélatrices d'une vie au grand air ! Les livres sont faits pour l'accompagner du chevet à la besace, du matin au soir. Leur valeur ne réside pas dans leur entité visible et palpable mais elle se loge au fil des pages et se mesure en heures de plaisir à dévorer les mots que l'auteur aura savamment disposés, pour l'emporter ailleurs. Cette valeur n'a évidemment pas grand-chose à voir, avec le prix indiqué, en bas de la quatrième de couverture ; elle est éminemment supérieure.

Parfois, comme pour prolonger le mandat de son ouvrage, Jeanne lui propose une aventure un peu plus lointaine, pour le chevet ou le sac d'un autre lecteur. Rien ne lui fait plus plaisir que de voir le livre revenir dans les rayonnages de sa bibliothèque, au son des commentaires enthousiastes d'un ami, d'un voisin ou d'un collègue. En revanche, lorsqu'il semble être tombé entre les mains d'un lecteur négligent ou étourdi, ayant visiblement oublié de programmer le voyage retour, Jeanne n'hésite pas à rappeler, avec diplomatie, qu'elle n'a pas oublié son lieu de villégiature initialement programmé comme temporaire. Et si les rappels s'avèrent infructueux alors elle inscrit le livre, au tableau des disparus et l'emprunteur défaillant, à la liste noire des gens, avec qui il est préférable de partager une bière plutôt qu'une lecture. Certains de ses bons amis font d'ailleurs partie de ces oublieux mais leur appartenance à la liste noire n'entame en rien l'estime qu'elle leur voue.

Ce soir, Jeanne referme l'ouvrage, un peu triste mais surtout terriblement jalouse. Musso a décidément un sacré talent. Ce n'est pas la qualité incontestable de son écriture qui réveille, en elle, ce sentiment peu honorable : il écrit très bien

mais elle ne se débrouille pas mal non plus. Bien sûr, certains disent que ce n'est pas ce qu'on appelle de la grande littérature. D'ailleurs le prétend-il ? Peut-être qu'il veut seulement écrire un bon livre. Mais qu'est-ce qu'un bon livre ? N'est ce pas tout simplement celui qui vous entraîne dans des heures de lecture parce que vous ne parvenez pas à vous détacher de l'histoire ?

Depuis longtemps déjà, de façon presque quotidienne, elle se met en quête de mots, les aligne et joue avec eux, pour un plaisir exclusif qu'elle aimerait pourtant tellement partager. Mais pour que ses textes arrivent, un jour, à former ce que l'on appelle un livre et non un recueil de chroniques de jours ordinaires, il lui faudrait trouver la clé qui les liera entre eux, l'histoire, le fil conducteur qui envoutera l'œil du lecteur, l'attirera irrémédiablement, vers les mots suivants et lui donnera la force de lutter contre les battements de paupières incontrôlés, prémices d'un sommeil annoncé. Comment fait-il pour trouver de telles histoires ? Où va-t-il chercher tout cela ? Faut-il avoir une vie extraordinaire, pour avoir accès à une telle inspiration ? Elle paierait cher pour connaître le code secret qui lui permettrait d'accéder à la haute sphère des écrivains. Elle aimerait tant se réveiller un matin, avec la trame, sur laquelle elle pourrait accrocher ses mots, même si, pour cela, elle devait payer le prix de multiples nuits agitées de rêves insensés. Malheureusement son écriture ne trouve inspiration que dans les petites anecdotes de sa vie sans surprise, trop simple et trop bien rangée pour intéresser un lecteur. Alors, en attendant l'étincelle qui révélera le synopsis tant espéré, elle se contente d'écrire de petits récits anecdotiques, en portant une attention particulière à choisir les mots justes et soigner le style.

Il faut se rendre à l'évidence, la seule trame qui se profile à l'horizon, est celle de sa descente de lit usée, dans laquelle elle accroche, régulièrement, ses pas matinaux encore endormis. Quant à l'étincelle inspiratrice, elle n'a pas encore délogé la vieille lampe ringarde qui trône sur sa table de chevet. Finalement, plutôt que de se prendre la tête à chercher comment donner un coup de pouce à son ambition, elle ferait mieux d'aller faire un tour à Ikea, pour donner un petit coup de jeune à son intérieur.

Sur ce constat basement matériel, elle jette un dernier coup d'œil attendri vers sa descente de lit élimée dont elle vient de sonner le glas et met un terme à sa journée, en éteignant sa loupote démodée.

Chapitre 2 – Du pouvoir de l’objet sur l’homme

Pourquoi certains jours sont-ils victimes d’une erreur à l’allumage alors que rien ne semble les prédestiner à une trajectoire plus laborieuse que leurs prédécesseurs ? Comment un filtre à café qui se couche et refuse ainsi le passage de l’eau, au travers d’un bon arabica, peut-il réussir à changer le cours tranquille d’une journée ordinaire ?

Il est incontestable que la rébellion injustifiée de ce triangle de papier a le pouvoir de placer l’aiguille du baromètre des humeurs, sur la position « maussade », qu’un petit rien pourrait aisément faire pencher vers une disposition « exécration ». Mais en quoi la dissidence du filtre à café peut-elle avoir une influence, sur la bouteille de shampoing dont la vacuité insolente oblige Jeanne à sortir prématurément d’une douche régénératrice, contraint son corps mouillé et grelottant, à traverser la salle de bain pour la remplacer ? Pourquoi la bouteille impertinente a-t-elle poussé le bouchon, désormais inutile, jusqu’à chercher un complice dans sa fronde, en convainquant le lacet de sa Converse gauche de se rompre, alors qu’elle affichait déjà quelques minutes de retard, sur le tableau des départs au travail ? Comment ces choses, réalités matérielles non vivantes au dire du Petit Robert, réussissent-elles à déstabiliser l’être humain, au point de lui faire quitter la maison, dans une précipitation qui ne lui ressemble guère ?

Jeanne qui a l’habitude de démarrer sa journée, selon un rituel imperturbable et tranquille, se retrouve tout à coup sur le chemin du travail, avec la désagréable impression de ne pas maîtriser la partition du jour dont le rythme et la discordance semblent suffisamment bien installés, pour donner le ton à la journée entière. Elle a beau se faire violence, en s’exhortant à oublier ce démarrage houleux et à retrouver son calme légendaire, elle ne parvient pas à apaiser sa colère de s’être si facilement laissé embarquer, dans ce faux rythme, affectant son organisation, au point de lui faire prendre son livre de chevet, qu’elle savait pourtant terminé. Et ce dernier petit détail de quelques centaines de grammes, calfeutré dans le fond de son sac, a sur le chemin contribué à faire pencher son humeur vers la position « exécration ».

Bon, elle ne va, tout de même, pas laisser un filtre à café, une bouteille de plastique et un lacet gâcher sa journée ! Et si elle retournait la situation à son

avantage ? Il ne tient qu'à elle de modifier cette partition dissonante et d'y ajouter la note qui lui redonnera une euphonie dont elle aura la maîtrise. Une note d'humour suffira à désamorcer la triple croche perturbatrice. Même si Jeanne a quelques difficultés à comprendre la connivence mal intentionnée entre le filtre, la bouteille et le lacet, elle est néanmoins consciente que l'humeur qui en découle aura une influence directe, sur le parcours qu'il lui reste à faire, avant que la nuit ne mette un terme à cette rhapsodie malencontreuse. Et puis d'abord, de quel droit pourrait-elle infliger, à ses collègues, les conséquences d'un mauvais traitement de la part d'un filtre mutin, d'une bouteille inopérante et d'un lacet influençable ? Une attitude aigrie vis à vis de son entourage innocent ne lui permettrait pas d'effacer le début désastreux de sa journée mais, c'est certain, assombrirait l'atmosphère générale. La mauvaise humeur est aussi contagieuse qu'un fou rire mais l'épidémie beaucoup moins agréable. Jeanne doit donc reprendre le contrôle de la situation et marquer ainsi sa suprématie sur les trublions inanimés.

La note d'humour qu'elle peut ajouter à la portée malmenée, va jouer son rôle de catalyseur, elle en est certaine. Pour cela, elle doit y travailler immédiatement, en commençant par anéantir sa colère, concernant le livre achevé et pourtant présent dans son sac. Elle avait prévu d'aller au parc, pour y bouquiner, quelques heures. Comme pour les enfants, son milieu de semaine n'est laborieux que dans sa première moitié, lui laissant le loisir, si la météo est favorable, d'un pique nique agrémenté d'un peu de lecture, au parc qui se trouve à dix minutes de marche de son lieu de travail. Un après-midi au jardin, public puisqu'elle vit en appartement.

Le programme a incontestablement été chamboulé, par l'incrustation d'un livre, coupable d'un mutisme irréversible, à son égard. Et si tout simplement, elle trouvait une raison d'être à sa présence ? Après tout, son inaptitude à reprendre la situation en main n'est-elle pas directement responsable de la situation géographique du livre ? Comme un enfant qui refuse de reconnaître sa responsabilité dans l'incohérence du geste, elle va changer le fil de l'histoire, pour le mettre à son avantage.

Ce livre est, sans aucun doute, voué à un autre destin qu'une retraite tranquille dans sa bibliothèque. La tempête dont il a été victime, ce matin, doit être un point de départ, pour une nouvelle vie qu'il faut amorcer. Jeanne pourrait bien sûr le prêter à une personne de son choix. Mais, puisqu'elle a décidé de donner à

la note qui changerait la partition, une altération plus enjouée, il lui faut trouver une issue plus fantaisiste. Il n'y a rien de plus plaisant que de vaincre son adversaire, sur son propre terrain. Pas celui de l'humour, car elle doute qu'un filtre, une bouteille et un lacet en soient dotés. Mais puisque les objets responsables de sa colère matinale semblent avoir voulu lui démontrer leur pouvoir sur l'être humain, elle va entrer dans leur jeu, en exerçant son emprise sur le livre. Cependant, cet acte d'autorité destiné à étouffer la rébellion sera intentionnellement limité. Elle ne lui choisira pas, comme à son habitude, une trajectoire calculée dans son tracé et sa durée. Elle n'en définira que le point de départ, qui sera le banc, qui l'accueille chaque mercredi, à l'ombre du vieux hêtre. Jeanne le confiera ainsi à un nouveau destin dont elle perdra la maîtrise au moment où le livre quittera ses mains, pour se coucher sur le banc.

Cette idée lui plaît et a, d'un seul coup, contribué à mettre le baromètre de son humeur, en adéquation avec celui de la météo. Ses collègues doivent la trouver souriante et pleine d'entrain, comme à son habitude. Jamais ils ne pourraient soupçonner que sa journée a failli tourner en jus de boudin, à l'image de son arabica. Elle est en pleine forme, pour ne pas dire dans un état d'excitation dont elle ne peut confier à quiconque la raison, sous peine de passer pour une farfelue.

Elle se sent d'attaque, pour tout supporter, même les remarques acerbes de Mme Rombière, qui lui reproche injustement l'absence de son chocolat favori, dans le rayon sucreries ou le degré insuffisant de maturité des pommes. Evidemment, le destin n'est pas responsable de ce patronyme qui lui va si bien ; Jeanne en est l'auteure. Donner un nom aux clients habituels l'amuse. En tout cas, comme à l'accoutumée mais encore plus facilement aujourd'hui, elle trouvera, au moment opportun, les mots qui constitueront l'accusé de réception du message réfrigérant de Mme Rombière et lui cloueront le bec, ce qui aura le mérite de ne pas ternir sa journée de caissière totalement impuissante à améliorer l'approvisionnement des rayons. Il faut dire que Mme Rombière possède la même capacité à envenimer la journée des autres, qu'un filtre à café mal disposé. Mais si ces objets, responsables de sa colère de ce matin, ne montrent leurs pouvoirs perniciose qu'à de rares occasions, Mme Rombière révèle ses talents séditieux, avec une constance, à rendre jalouse une bouteille de shampoing. Jamais elle ne laisse filtrer la moindre gentillesse dans ses propos. Le sourire, qui pourrait éclairer et adoucir son visage, brille autant par son absence, que le shampoing dans la bouteille de ce matin. Le ton de ses propos est aussi cassant que le lacet d'une Converse gauche. Elle n'a besoin d'aucune alliance avec qui

que ce soit ; elle réunit, à elle seule, toutes les qualités nécessaires à déstabiliser un être sensible. Tout comme les adversaires du jour, elle est totalement dépourvue d'humour, ce qui la rend terriblement vulnérable et permet à Jeanne, la plupart du temps, de sortir indemne des attaques qu'elle assène. Jeanne est une personne plutôt timide mais il y a une chose qui la fait immanquablement sortir de sa réserve : la méchanceté gratuite. Y répondre par une attitude équivalente aurait l'effet d'entacher sa journée et constituerait une victoire pour son adversaire, qui pourrait mesurer la gravité de la blessure infligée, à l'intensité de la colère provoquée. Elle ne voudrait, surtout pas, lui offrir ce plaisir. Elle préfère la désamorcer, à l'aide de ses mots que Mme Rombière ne semble pas comprendre et qui la plongent dans un désarroi qu'elle avoue assez jouissif. Le plus drôle serait qu'aujourd'hui, elle vienne se plaindre d'une absence de filtres à café ou de bouteilles de shampoing. Jeanne lui répondrait, alors, que, comme un élève terrorisé à l'idée d'affronter les colères incessantes de sa maitresse, le filtre a décidé de rester couché ce matin. La bouteille de shampoing, quant à elle, dans un élan de solidarité, a choisi de buller, jusqu'à se vider de sa substance. Elle imagine alors les yeux arrogants de son prédateur régulier passer de l'attitude méprisante du fauve à l'égard de sa proie, au désarroi hébété du mouton. Elle voit ses lèvres, déjà si minces, totalement disparaître, dans un pincement de rage à peine contrôlée. Leurs rencontres quasi quotidiennes sont devenues une véritable joute verbale à laquelle chacune se prépare, avec un mélange d'empressement et d'appréhension. Qui d'elles deux aura le dernier mot ? Nul ne le sait et c'est très bien ainsi.